

GRAND PALAIS, PARIS

Naïstini Valaydon : l'art au corps-à-corps



Naïstini Valaydon en compagnie de Michel Brunet, Secrétaire général du Salon des Indépendants.

L'artiste mauricienne Naïstini Valaydon a exposé au Grand Palais, à Paris, lors du salon Art Capital 2026. Dans le cadre de l'exposition « L'Envol », cette diplômée du Chelsea College of Art, Londres, présente des œuvres puissantes sur la biologie féminine et l'endométriose. En mêlant peinture et broderie, elle crée des œuvres qui brisent les tabous afin de libérer la parole des femmes.

Sous la verrière du Grand Palais, du 13 au 15 février, une silhouette attire les regards. Naïstini Valaydon, 28 ans, n'est pas seulement là pour exposer : elle est là pour témoigner. Dans le cadre d'Art Capital 2026, le Fonds de dotation Opéra Art Collection présente « L'Envol », une exposition qui rassemble des artistes contemporains issus principalement des scènes africaines et diasporiques autour d'un parcours célébrant la mémoire, l'identité, la spiritualité et la liberté créative. Au milieu de ce parcours, on découvre les œuvres de Naïstini Valaydon.

Basée à Paris mais liée à sa terre natale de Maurice, cette artiste multidisciplinaire explore les replis les plus complexes de la psychologie humaine. « Mon travail explore la condition et la psychologie humaines à travers une exploration complexe du corps, du comportement et de l'esprit humain », dit l'artiste.

Pour Naïstini, l'art n'est pas une simple décoration, c'est une arme de décolonisation, de l'âme mais surtout du corps. Elle s'interroge sans relâche sur ce que signifie « être femme » selon les lois de la nature, loin des diktats d'une société patriarcale et misogyne conçue, selon elle, pour l'énergie masculine.

« J'aborde les questions liées à la colonisation et à la décolonisation du corps et de l'âme ; ce que signifie la femme et comment être une femme selon les lois de la nature ; comment le corps et l'énergie de la



Walk Through a Woman's Life. Installation multimédia, interactive et immersive, composée de témoignages d'agressions sexuelles. En collaboration avec l'artiste Coco Warner Allen. Présentée à : Cookhouse Gallery, Londres ; L'Atelier Marthe, Paris ; Dream Bags Jaguar Shoes, Londres ; Bermondsey Project Space, Londres.

femme sont censés fonctionner par opposition au corps et à l'énergie masculins pour lesquels cette société patriarcale et misogyne est conçue pour fonctionner. Par conséquent, l'une des questions récurrentes dans mes œuvres est de savoir comment exister et coexister dans cette société », souligne-t-elle.

Depuis sept ans, elle creuse ce sillon avec une détermination farouche. Ses œuvres sont connues pour être « viscérales » et « provocantes ». Elle ne triche pas : elle utilise ses propres expériences, ses propres douleurs comme matière première.

« Ce sont des pièces créées par une femme pour les femmes. Et en voyant les gens s'arrêter devant, réfléchir et discuter, on sent que cela les touche », confie-t-elle. Dans cette nouvelle exposition, elle a choisi d'aborder des thèmes aussi intimes qu'universels : la fertilité et la non-fertilité.

D'un côté, une œuvre célèbre la naissance, l'explosion de la vie. De l'autre, elle explore l'ombre : les fibromes, l'endométriose, ces pathologies qui touchent l'essence même du système reproducteur. En abordant ces

sujets, Naïstini offre un espace de reconnaissance à des milliers de femmes. « Par exemple, quand je parle d'endométriose, les femmes qui voient l'œuvre trouvent un confort, car elles se sentent souvent seules dans leurs maladies. »

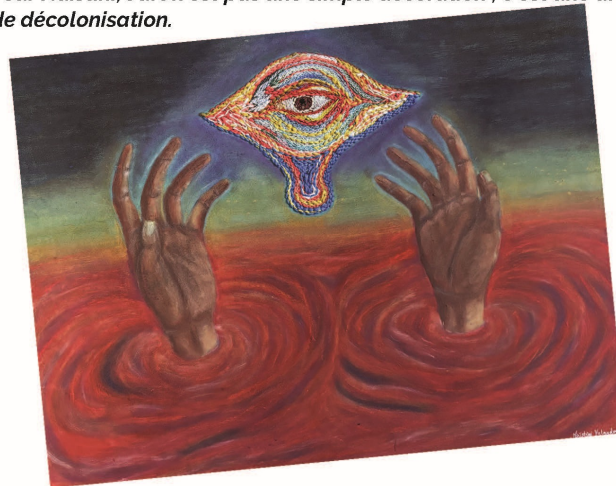
Pourtant, rien ne prédestinait la jeune fille de Rose-Hill à devenir cette figure de proue de l'art engagé. « Si on m'avait dit que j'allais exceller dans l'art, je ne l'aurais jamais cru », dit-elle. Tout bascule à 14 ans, lorsqu'un oncle lui offre son premier appareil photo. Ce qui commence par des séances photo improvisées avec ses amies se transforme rapidement en une passion dévorante pour la photographie conceptuelle.

Son parcours académique l'emmène d'abord vers la théorie. Elle quitte Maurice pour la France afin de passer une licence en Sciences de la Communication à l'Université Sorbonne Paris Nord. Mais c'est lors d'un échange Erasmus au Royaume-Uni que le destin frappe à sa porte. Invitée à choisir une option créative, elle revient à ses premières amours : la photographie.

« C'est un déclic. Je me suis dit



Pour Naïstini, l'art n'est pas une simple décoration ; c'est une arme de décolonisation.



L'œuvre *Metempsychosis* exposée sous la verrière du Grand Palais.

que la création artistique était ce que je voulais faire. Je suis retournée en France pour terminer ma licence, mais ensuite j'ai étudié les Beaux-Arts en Angleterre », se souvient-elle. Elle en ressort avec un Master en Fine Art du Chelsea College of Art (University of the Arts London). Ce passage par Londres affine son langage visuel, mêlant désormais photographie, film, peinture et installations pour traduire ses idées les plus audacieuses.

L'ART TEXTILE : LE FIL DE LA MÉMOIRE

De retour en France entre 2020 et 2021, elle enchaîne les projets. À ce jour, elle compte déjà plus d'une vingtaine d'expositions à son actif. Mais Naïstini regarde déjà vers l'horizon. Pour son prochain grand projet prévu en juin, elle prévoit une exposition qui quittera les pavés parisiens pour retrouver le sol africain.

Pour cette nouvelle étape, l'artiste opère une mue technique fascinante. Elle intègre désormais l'art textile à ses compositions de gouache et de pastel sec. Ce n'est pas qu'un choix esthétique, c'est un retour aux racines, un hommage à ses ancêtres.

« Je compte ajouter de la broderie, du crochet, de la tapisserie que j'ai appris de ma grand-mère dans mes œuvres pour y apporter

une touche artisanale, colorée et contemporaine », explique-t-elle.

ENTRE ROSE-HILL ET PARIS : GARDER LE GOÛT DES AUTRES

Malgré son succès et son installation à Paris, Naïstini n'a rien oublié de son enfance à Rose-Hill, au sein d'une fratrie de deux enfants. Si elle a choisi de s'établir dans la capitale française après ses études, elle emporte Maurice partout avec elle. Dans son atelier, les effluves de la création se mêlent parfois à celles de la cuisine. Car pour Naïstini, l'identité passe aussi par les saveurs : elle adore cuisiner, préparant des kalia et des currys qui lui rappellent d'où elle vient.

Cette simplicité humaine est le moteur même de son activisme. Pour elle, la scène artistique est un terrain de lutte où l'indicible devient visible, où la philosophie et la politique se rencontrent pour entamer une conversation nécessaire avec le public.

« Ma pratique vise à créer une libération cathartique chez le public, à ouvrir un dialogue, d'entamer une conversation et de permettre au public de reconnaître les faits et la réalité dans laquelle beaucoup d'entre nous vivons », affirme-t-elle. Pour l'artiste, cette prise de conscience est le « premier pas vers le changement ».